

Pareilles à des pierres tombales, nous encerclons sa jeunesse immortelle du souvenir de nos mains... Nos yeux tout pleins de braises ardentes. Et nos corps, ces corps que toutes les guerres ont déchirés, une fois de plus sont vaincus, vaincus par cette absence qui se forme dans le secret, les flammes...

Un cœur né du monde

Je m'arrête là, précisément ici, au seuil d'une nouvelle vie, où j'exhume un cœur né du monde. Cœur qui tant d'années a survécu entre les hommes et leurs abattoirs, tant d'années d'errance sur ces terres arides, à se nourrir de racines et d'arbrisseaux... Après les déluges du désir et de la peur.

Muscle fatigué, noyau de l'âme, de la taille d'un poing. Une poignée de sang. Sang, ombre, limon, puits. Cellule décomptant l'avenir, pendule qui balance sans cesse entre commencements et fins, maillon tremblant de la chaîne qui m'attache à mon corps. Une boule de verre qui, chaque fois que je la fais rouler entre mes doigts, m'offre la vision d'un monde blanc comme neige, portant la signature en fils de sang du souffle qui le glace.

Ici donc, il s'arrête, sur le seuil du présent. C'est lui désormais qui me creuse, m'exhume, armé de ces cisailles rouillées que sont les lettres, fébrilement, hors de la terre couleur d'olive... Et sans me dire où, comment, ni même s'en apercevoir, il me lâche dans le monde, comme un ivrogne fait tomber son verre...

Manque

La première fois qu'elle m'a regardée dans les yeux, ma mère a croisé le furtif reflet de son propre visage dans ce petit globe noir cerclé de bleu pâle. Qu'a-t-elle alors ressenti ? Que sa vie recommençait du début, commençait pour de vrai, ou bien qu'elle, ma mère, était aussi inutile qu'un point au milieu d'une phrase ? A-t-elle eu envie de tourner le dos et de s'enfuir, ou bien de se perdre dans ces petits mondes imbriqués, ronds et déserts, comme on s'abandonne aux flots d'une rivière ?

Si elle ne sentit pas la blessure de la lame qui me séparait d'elle, elle dut en éprouver la froideur. Ce fut peut-être à cet instant précis qu'elle sentit non pas que le destin l'avait trahie, mais qu'en la trahissant, il devenait le sien. Ou bien fut-ce l'instant où sa vie, à qui elle demandait tout et qui lui avait peu donné, s'emplit d'un sens nouveau, de promesses de sens ? (Comme l'ombre suit la lumière, la mort poursuit l'élan de vie, le destin l'instinct humain.) Et sentant que la vie, qui est faite de débuts et de fins, et qui ne recommence que pour mieux s'achever, que cette vie donc, impitoyablement, ne revient jamais en arrière, elle dut fermer les yeux.

Ce long regard troublé, inachevé, j'en conserve la trace comme une tache de naissance. Adieu que chaque mot répète sous une forme nouvelle, adieu qui tel un écho croît, s'étend, s'allonge et jamais ne s'achève...

Pour ne pas hurler

D'entre tous les mots qui agonisent maculés de sang, un seul, un unique mot se traîne jusqu'à moi. Et pesamment, comme on tracte un cercueil grinçant, il apporte avec lui le "moi" qui demain sera moi. Il dépose cet enfant muet sur mes genoux. Ses mains glacées agrippées aux barreaux de fer de la mémoire, serrant les dents de toutes ses forces... Pour ne pas hurler l'unique mot qu'il veut hurler...

Le mot qui se fraiera un chemin dans les ténèbres, pour y résonner longtemps et demeurer sans réponse...

La forêt de l'enfance

Le ciel est de nuages et de pluie, et la nuit tombe tôt sur la forêt de mon enfance. Je marche sur une terre spongieuse et odorante, gonflée comme les tombeaux des nourrissons, suivant tous les chemins que dessinent les eaux... Lentement, péniblement, pareille à un oiseau qui vole contre la tempête. Titubant, freinée par les racines, accrochée par les épines... À chaque pas plus noire de boue...

Je tourne en rond au fil des veines de la forêt. Entre ces troncs informes, entre la terre et l'ombre dos à dos, la lumière ne peut tomber en flèche. Entre l'obscurité qui étrangle la terre et la nuit qui étouffe l'ombre... Je dois m'éparpiller, me décomposer, m'infiltrer dans chaque fissure, me mêler aux vivants et aux morts. Renoncer à me transporter, me laisser en arrière...

Nuit, demi-lune, pluie cendreuse... Forêt dense, infinie, d'où l'on ne s'échappe pas. Dans l'obscur scintillement des ténèbres, pénombre dure, vivante, rugueuse, je cherche mon chemin à tâtons. De longues branches dénudées m'encerclent, ouvrent vers moi leurs bras mouillés, moisissus, pustuleux. Mille mains aux ramifications noueuses s'emparent de mon torse, palpent mes muscles, ma peau, mes veines, creusent de leurs ongles acérés l'invisible en moi, s'y agrègent... Les arbres, figés sur place dans leur antique mouvement vers les profondeurs du ciel ou de la terre, recommencent à bouger. Tels des morts qui reprendraient leur conversation où ils l'avaient laissée. Chaque branche assaille la suivante, mort et vie sont à couteaux tirés. Défier le vide, lui tendre des pièges... Leurs crânes gigantesques aux longues chevelures se balancent avec violence, et crient "non ! non !", tandis que leurs squelettes s'illuminent de milliers d'yeux phosphorescents. Des palpitations argentées surgissent devant moi, derrière moi, hors de moi, partout. Le visage de la forêt se tisse de lignes lumineuses. Comme une peau dont la nuit se défait, toutes plaies refermées. Un souffle ininterrompu, rauque, effrayant, rôde entre les ombres bleutées, comme à la recherche d'une chose égarée, la pourchassant peut-être. Les portes des ténèbres d'un seul coup se referment sur moi tel un gigantesque éventail.

Mon corps, trop petit encore pour la forêt de nuit, les pas, les chemins balayés par le vent, n'est appesanti du poids d'aucun passé. Je suis un minuscule cône de chair lové entre les arbres millénaires. Arbres cerclés d'années, de saisons, d'orages, des souvenirs et bourgeons de la vie. De la vie qui

s'ouvre, se referme, et s'ouvre de nouveau... De leurs racines qui plongent en profondeur, au plus profond des profondeurs, ils enserrent le royaume souterrain comme dans un filet, l'aspirent pour le ramener à la surface et au vide le rendre. Aux ténèbres du ciel, voici qu'ils offrent la noirceur de la terre. C'est là que je me trouve, précisément ici, sur le sol humide, détrempe, sous les ramures aux feuilles pourrissantes. Je me suis perdue. Je pleure de terreur. En silence. Dans la boue prise de la tête aux pieds... Toute enduite de la puante mélasse où je suis engluée. Ruisselante de ce suc forestier fait de lueurs phosphorescentes, d'ombres et de morts qu'on pourchasse... La douleur aiguë d'une ancienne solitude me traverse le corps, douleur des vies inachevées, plus forte que la peur... Ce qui s'est séparé de moi à jamais, elle en nourrit ce qui n'a pas encore vu le jour, elle emmêle l'épisode vécu à l'irréalisé, et sans les séparer, charrie dans un même flot ce qui ne s'oublie pas et ce dont on ne se souviendra plus... Je me fige tel un os saillant sous les peaux déchirées. Une goutte lourde et noire, épaisse comme la nuit : impuissante à être larme. La pluie gorge mes yeux et continue sa route.

Est-ce un murmure, un chuchotement, le froissement d'une aile, je n'en sais d'abord rien. C'est un son qui se mêle au fracas de la pluie, s'interrompt puis reprend, à intervalles irréguliers, puis recommence. Un chant. Un son qui prend corps en moi, et en moi résonnant, devient chant. Étouffé, lugubre comme un cri de hibou, et pourtant apaisant... Ainsi qu'on fredonne toute une journée le refrain de la première chanson qu'on entend, comme bloqué au cœur du tourbillon du monde. Tel un brouillard elle

progresses dans la forêt, en refoule les ombres. Les arbres, un à un, semblent se transformer en esprits, et cessant leurs efforts pour étrangler les hommes, embrassent le vide de leurs branches. Peut-être est-ce le chant de la terre, comblant la place qu'une vie morte laisse vacante, ou bien d'un jeune mort le chant d'amour interrompu avant que d'avoir pu citer le nom aimé, ou encore la longue prière d'une petite fille qui regarde la nuit dans les yeux ?

Je pleure : dans un autre monde peut-être ma souffrance aurait-elle su trouver les mots qui l'expriment, puisqu'il faut bien que les rameaux fleurissent... Peut-être que dans le monde qui naîtra de ces larmes boueuses, de cette peur et de ces rêves, le chant au silence pourra s'unir. Un autre monde existe, je n'en doute pas, un monde pur, bien réel, où tout commence et tout s'achève.

L'heure venue, la forêt me rejeterait hors d'elle comme une écharde, et ne me reconnaîtrait plus. Bientôt elle aurait effacé toute trace de mon passage. Toute ma vie alors passerait à errer dans le silence d'une forêt perdue, aux frontières du seul lieu où je puisse exister. Obligée sans cesse, afin d'y pouvoir retourner, de partir à la recherche de moi-même, puis, m'ayant trouvée, de me laisser en arrière. Là-bas, dans la nuit de la forêt, une goutte épaisse, noire et lourde : impossible à raconter...

Une longue branche nue

Peut-être qu'un jour je reviendrai à toi. Je me poserai sur une longue branche nue, au clair de lune. Un joyau couleur de charbon, dans l'ombre scintillant...

Mes ailes désormais sont brisées de fatigue, à force d'avoir trop migré dans les hivers de la mémoire. Un bec cassant, couvert de sable, frappe doucement le sommeil, agace les paupières, étend son ombre sur le lac infini des rêves... Je m'efface avec l'aube. Une ombre noire seule plane sur tes journées. Ce peut être un chant suspendu sur le bout de ta langue, un nom dont tu ne te souviens plus, une phrase que sans raison tu as abandonnée en cours. Une peine imprécise qui ressemble au regret, une douleur de fantômes.

Sortie

Sortir... La première bourrasque de vent du nord t'emplit de la nostalgie du grand large. Tu écrases ta cigarette à moitié fumée dans le cendrier. Tu vides les verres, jettes à la poubelle de vieux restes qui s'entassaient là. À la hâte tu empaquêtes tes souvenirs, en blancs et en couleurs, ceux vécus avec ceux qui ne purent l'être, à un très ancien crépuscule tu ajoutes le rouge d'un collier de corail, tu ornes de nuit noire les dentelles. Tu vides tes poches, jettes ce qui est en trop, comme on reverserait dans la mer des filets lourds de poissons qui agonisent... En un instant tu renonces à ce qui t'a faite telle que tu es, à ces objets qui circonscrivent ta solitude. Enfin, d'un regard courageux, comme en partance pour une guerre, tu fais tes adieux. À toute chose, à ton visage dans le miroir...

Tu ne sais où aller. Tu vas, c'est tout. Tu prends une longue respiration, tu sors par une grande porte, énorme et invisible, et le monde semble sortir avec

toi. Rien ne t'appelle, ni aucune voix, ni le silence. Tu te retournes et jettes encore un œil au malheur que tu laisses derrière toi tel un bébé dormant sur un lit chaud... Ton regard glisse le long du temps, d'un commencement à l'autre, et c'est comme si lui-même semblait ne jamais plus te revenir. Il te faut, pour réussir ce pas en avant, ni trop apprendre, ni trop oublier, ni trop accumuler, ni trop perdre non plus. De ta mère tu avais appris, à trois ans ou quatre tout au plus, à faire tes lacets, ou par exemple à marcher, à être patiente, à être une femme, à t'effacer, et comme les chats qui s'apprêtent à mourir, à t'en aller sans laisser de traces... Avec autant de patience qu'il en faut aux arbres pour que fleurisse ne serait-ce qu'un seul de leurs rameaux, accumulant les jours, les gouttes de pluie, les bourgeons qui éclatent en silence, tu as accumulé les années, les expériences, les adieux... Pour pouvoir sortir dans la nuit sans être remarquée. Mais rien ne t'appelle. Rien ne t'arrête non plus...

Tu t'ouvres aux funestes sentiers de la nuit, à ses obscurs rougeoiements. Hors d'un long puits tu t'éveilles aux ténèbres, à ce destin dont tu as tant retardé l'avènement. L'horizon où plonge ton regard est imaginaire, et le vent qui souffle de la mer, si violent qu'il sèche toutes tes larmes. Il fait claquer à toute volée les portes du passé derrière toi. Tu marches seule, vive, légère telle une étoile filante. Accélérant à chaque pas, tu sèmes aux quatre vents tes anciennes peaux, vieilles images, blessures couvertes de croûtes, phrases définitives et vides, et exhortant ton cœur, "accroche-toi !", à avancer dans ce monde hostile, circulaire, quadrillé, qui est le monde humain, "accroche-toi !",

et tes talons résonnent sur le trottoir, et ton ombre te suit, très longue et silencieuse, la dureté du pavé te déchire les genoux. Pavé pris entre l'homme et la terre, entre la terre et la nuit...

Tu t'arrêtes là, au seuil de la montée, tu respires. Sous les arbres de Judée, sous l'insomniaque ciel du nord... Comme figée devant la carte d'un monde que tu sais par cœur : tracés rouge sang des frontières, pays bariolés, océan d'un bleu dont nulle mer ne fut jamais parée...

Vibrant du souffle de la nuit, le monde recouvre sa forme véritable, enfin il t'est rendu, dans sa couleur de liberté et de langueur mêlée... Parfaitement étranger, parfaitement merveilleux, superbe ! Humide nuit, cristalline, étincelante, enivrante. Tes yeux, ces yeux que tu as vidés comme on vide un cendrier, elle les emplit d'une obscurité scintillante, de dangereux scintillements qui ressemblent au désir de mourir... Tu veux désormais que tes pas t'appartiennent, qu'ils te confient des secrets, t'entraînent dans des aventures, te révèlent des miracles... Que pour une fois, une seule et unique fois, t'attende ce qui toujours s'enfuit, que l'obscurité te prenne par la main. Tu veux te fondre dans la nuit, défier le pavé, la pierre, et essayant d'ouvrir ce qu'il te reste d'ailerons, comme une mouche se libérant d'une toile d'araignée, arpenter tout du long, quitte à chuter parfois, les vallées de lumière...

Et tu marches, tu marches dans ces rues qui ressemblent à de longs couloirs donnant sur des pièces vides, tu marches parmi les corps remuant dans la pénombre, les cris à la provenance incertaine, les ombres étrangères, tu marches sous les lumières de la ville qui, tels des poignards, révèlent l'obscurité

où leurs faisceaux se plantent... Sur le pavé où toutes les histoires humaines, à force de rebondir et ricocher, deviennent des mensonges... Tu marches sans but, sans idées, sans limites, sans veille ni lendemain. Ta solitude est comme un vêtement qui te sied à ravir. Tu avances le long des murs, poubelles, trottoirs, l'œil tantôt sur les hommes, tantôt sur le vide qui les sépare, et tu parles parfois, et parfois tu te tais... Ton regard à présent s'est fait à l'obscurité, il arrache une feuille hors d'un tas de boue, il embrasse un chaton, caresse un dos bossu par la peur, relève la tête baissée d'une jeune fille afin que son regard en rencontre un autre ou bien se porte à l'horizon. Un gardien, semble-t-il, a verrouillé toutes les portes une à une, éteint toutes les lumières. Mais contre toi, toi qui as si longtemps voyagé sous les paupières closes du monde, les portes ne peuvent rien, tu t'en es affranchie.

Et la vie, que jusqu'à ce jour tu t'étais contentée d'ausculter en tendant l'oreille, voici que tu la regardes en face, qui s'étend, attend. Mais tu ignores encore par quels mots l'appeler. Tu es pleine d'un espoir qui n'est pas d'avenir, d'une espérance faite de colère, d'obscurité, d'un désir de révolte et de néant. Ta solitude à la démarche assurée est un défi lancé à la foule des hommes, eux qui savent d'où ils viennent et vers où ils s'en vont... Ils marchent côte à côte sans se toucher, empruntent les mêmes routes, s'arrêtent aux mêmes endroits, marquent les distances, partout et par tous les moyens, et lentement se fondent dans cette nuit qu'ils possèdent à bon prix. Tu longes des vitrines, te mêles à ceux qui, réfugiés sous leurs lumières crues, sont pris dans l'orbe de chacune de ces lampes qu'ils ont

inventées pour échapper au puits sans fond de l'invisible. Les hommes parlent en vainqueurs, comme s'ils avaient gagné les plus complexes guerres du monde, la main jour et nuit sur la gâchette tels des chasseurs aveugles, et les femmes s'accrochent à leurs sacs, à leurs pièces de monnaie, à leurs hommes, à tout ce qui les protège de la noirceur lugubre des rues... Tu te repais de ces débris de mots que les bouches pleines crachent à tes oreilles, comme les mouettes se repaissent des déchets de la ville. Des rires éclatent dans ton dos, fusent jusqu'à toi en zigzaguant sous les néons. Alors, désespérée qu'ils ne te jugent pas digne d'eux, tu pars en t'effaçant, invisible, jusqu'à n'être plus qu'un regard.

Et tu rebrousses chemin. Pourquoi, tu n'en sauras jamais rien, ainsi que tu n'as jamais su pourquoi tu étais sortie. Aucune voix ne t'a appelée, ni le silence. Rien ne t'a arrêtée non plus... Peut-être auras-tu vu la nuit telle qu'elle était, comme sous une loupe, pleine d'ampoules, de plaies et de pustules... Cette nuit n'est pas à toi, elle ne l'a jamais été. Peut-être est-ce la peur d'aller te perdre dans l'obscurité qui maintenant t'affranchit de ta propre liberté, ou bien celle d'y rester coagulée, de devenir aussi noire que les yeux de la nuit. Ou encore ce désir étrange, soudainement apparu, ainsi qu'une fleur éclore à la surface des eaux... Tu voudrais rester là, dans les rues, effondrée sur les pavés mouillés. Auprès de deux vieillards assis côte à côte... Ils ne se ressemblent pas, aussi peu que la nuit ressemble au jour, et cependant tu sens que ce sont là deux frères. L'un est débraillé, costaud, le regard dur ; le visage entièrement recouvert de barbe, hormis ses yeux, qui luisent dans l'ombre comme deux boules

de feu. À côté de son unique jambe, de tout son long sur le trottoir étalée, sans pudeur et comme avec fierté, il a posé une paire de béquilles. L'autre, plus chétif, a les cheveux blancs, il est rasé de frais, habillé avec soin. Son visage, immobile comme celui d'un saint, est penché vers l'avant, au-dessus d'une flûte de bois de laquelle il joue sans en détacher les yeux... L'air qu'il joue est monotone, une mélodie pure, âpre, sauvage, mais terriblement humaine aussi, étonnamment dépourvue de colère. Tu restes là, immobile et figée dans le froid mordant de la nuit, absorbée par la voix sombre et vaporeuse de la flûte, son cri d'immense solitude... Tu sembles avoir égaré toutes les rues, toutes les routes, les villes, les mers... Tu sembles avoir déjà tant perdu, au fil de cette courte vie qui est la tienne, jusqu'au décompte même de ce que tu as perdu, de ce que tu possèdes. Tu te penches pour déposer ce qu'il te reste d'argent dans le gobelet en carton sur le trottoir. Aussitôt le mendiant éclopé, avec un enthousiasme que tu n'attendais pas, te remercie du fond du cœur. L'autre continue de jouer. Il incline la tête au-dessus de sa flûte, alors tu devines qu'il est aveugle. Aussi est-ce peut-être cet air inachevé et sans cesse repris, transmis de bouche en bouche depuis le fond des âges, qui t'enseignera le sens de cette nuit...

La nostalgie que tu éprouves soudain est brutale, violente, pareille à une crampe au ventre. C'est comme un cri dans la chair, et en l'espace d'un seul instant il assourdit tout le reste. Tu accélères, rebrousses chemin sans faire de bruit, comme glissant sur la pointe des pieds. Tu regrettes la main qui caresserait tes cheveux mouillés de nuit, tu

regrettes la bouche qui soufflerait dessus, le souffle qui te réchaufferait, te ranimerait, te ferait être toi, tu regrettes un regard qui relèverait le tien pour lui ouvrir un horizon. Un seul regard pour tisser un horizon de toutes les routes arpentées... L'ombre, tu l'as assez contemplée, suffisamment pour savoir qu'au-delà de l'horizon rêvé, il n'y a rien que le néant. Peut-être que tu es fatiguée, voilà tout, que tu as froid. Tu veux vider ces poches tout imprégnées de l'odeur de la ville, tu veux t'étendre sur un fauteuil habitué aux formes de ton corps, tu veux boire du thé à petites gorgées. Et raconter... Rien de spectaculaire pourtant, ni d'effrayant, dans ton voyage, pas un seul miracle, pas le moindre crime, mais tu tiens quand même à raconter cette nuit à laquelle peu à peu tu t'arraches, et en la racontant, sentir que tu existes. Que de tes poches sorte une feuille boueuse, un chaton... Rassembler les bruits, les visions, les instants cueillis sur le pavé, et en faire des souvenirs, des histoires, le récit d'une vie...

Tu t'es assez perdue, à présent, suffisamment pour savoir que tes pas, même un seul d'entre eux, ne t'appartiennent pas, qu'ils ne laisseront pas la moindre trace sur la face de granit de la nuit, que tout ce que tu peux faire, c'est suivre vers l'avenir les pas d'un autre corps... Tu as assez de courage, à présent, suffisamment pour nommer cette main et ce corps... Leur donner un nom, un seul nom capable d'unir la sombre voix de la flûte à son immortelle plainte, l'histoire des arbres à celle des hommes, le parfum des arbres de Judée en fleur à l'insomniaque ciel du nord, la nuit d'un aveugle à la tienne... Comme les hommes et les femmes, sous les néons rassemblés, s'unissaient

par le regard. Dans ton cœur une ancre s'est levée, les mots te lancent sur la mer, la mer bleue scintillante des rires. Une main guérit la blessure que tu t'es infligée, et telle une clef ouvrant toutes les portes, te libère du sombre labyrinthe où tu errais, te sauve de la véritable nuit des hommes, là-bas, sur les trottoirs mouillés, t'arrache au cri de cette plainte dont tu restes à jamais saisie... Tu es face à la porte, ton porte-clefs en coquillage dans la main. Tu inspires l'air froid de la nuit, et avant d'achever cette respiration à moitié accomplie, tu entres. Dans le miroir ton visage t'attend, un visage qui ressemble aux nuits blanches...

Elle est partie. Elle a écrasé sa cigarette à moitié fumée dans le cendrier, elle a ramassé à la hâte son châle, son portefeuille, fermé son sac et bien avant le lever du jour, elle est partie. Un paquet de cigarettes chiffonné, dans la pièce chauffée un verre vide, un mot d'adieu scotché sur la porte... Quelques phrases creuses et définitives, qui compriment ton être comme dans un bloc de glace, auxquelles il faudra des années avant qu'effacées de la mémoire, elles prennent enfin leur véritable sens... Il suffit d'un fil de laine pour que tout le pull se défasse ; ainsi ta vie se défait-elle. Tu te tiens là, fripée et racornie comme l'écorce d'un fruit évidé, dans l'intervalle entre chez toi et la rue qui ne peut t'arrêter. Et tu te dis que si quelqu'un revenait ici un jour, même après des années, il te trouverait là, exactement là où l'on t'avait laissée, sur ce minuscule seuil, infranchissable et sans retour. Comme une virgule au milieu d'une phrase incomplète,

Passage des mots

Les mots s'approchent de la nuit en silence, hésitant à briser la rondeur du sommeil. Telles des ballerines, sur la pointe des pieds, ils parcourent la nuit des hommes. La nuit des hommes et du sang, de la terre et de la mer, de la faim... L'éternité affleure, spumeuse, au faite du silence. Les mots traversent d'interminables rues, les sentiers brûlants des enfers, de la vie les minces ponts empestés d'ombres vespérales... Du purgatoire les nuits de violet pâle et les aubes de lait... Traversent les légendes, les comptines, les élégies, les noms, les promesses et les tombes... Et les voilà qui traversent ma nuit, telles des comètes éteintes, portant sur eux le poids du monde, dans l'accomplissement de ses mille destins...

Adieu

Ma mère paraît soudain à la porte. Dans une robe de chambre qui descend jusqu'à ses chevilles, le visage blême, comme si elle se réveillait d'un long sommeil. Encore jeune – plus jeune que moi.

“Il est parti, n'est-ce pas ? demande-t-elle.

— Comment le sais-tu ?

— Moi aussi...” Et sans même finir sa phrase, à vrai dire à peine commencée, elle ouvre la main. “Il a laissé ça en partant.” Dans sa paume, posées l'une sur l'autre, parfaitement identiques sauf en taille, se trouvent trois statuettes en plâtre, trois statuettes de femme. Trois femmes aux yeux clos, menues, fragiles, qui autrefois durent être d'une

blancheur immaculée, mais que les années ont jaunies... La plus grande est de la taille d'un poing, ses traits fins, autant que ceux d'un ange, ne peuvent cacher l'expression horrifiée de son visage. La seconde, en comparaison aussi minuscule qu'un nouveau-né, est couchée contre le ventre de la première. Leurs yeux aveugles se regardent de biais. La troisième statuette, la plus petite, fissurée de part en part, est accrochée au dos du bébé, comme une bosse plutôt qu'une aile. “Ce sont mes anges gardiens et mon âme, mon péché et mon avenir, dit ma mère. – Et moi je suis celle-ci ?” dis-je en touchant la statuette fissurée. Elle ne répond pas, sans doute ne m'entend-elle même pas. Alors en souriant, un large sourire venu de très loin, comme la soudaine réminiscence d'un vieux rêve qui jamais ne s'épuise, elle referme le poing et brise les statuettes.

Une dernière phrase : quand je perds tout, il ne me reste que la vie. Mais moi, dans cette immense vie, comment ferai-je pour te retrouver ?